

Article

« Qu'est-ce que la traductologie ? »

E. V.

Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal, vol. 40, n° 3, 1995, p. 352-353.

Pour citer la version numérique de cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/004517ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/documentation/eruditPolitiqueUtilisation.pdf>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

QU'EST-CE QUE LA TRADUCTOLOGIE ?

E. V.
Paris, France

Abstract

The author, who works in a publishing house in Paris, has agreed to publish this excerpt of his correspondence with Alexis Nouss on the nature of translation studies.

Résumé

L'auteur, qui travaille dans une maison d'édition parisienne, a accepté de faire paraître cet extrait d'une correspondance échangée avec Alexis Nouss à propos de la nature de la traductologie.

[...]

Mes réticences sont fondamentalement le fruit du projet même de la traductologie [...]. Qu'est-ce que la traductologie ? Celle-ci se garde bien, somme toute, de nous dire de quoi elle parle, passant sans cesse d'un plan à un autre, sautillant ainsi allègrement du rapport herméneutique à une parole inspirée à une impossibilité, jamais démontrée quant au fond, de restituer un texte dans une langue autre que celle de son origine. Je me refuse à passer, comme en continuité d'évidence, des réflexions d'un Meschonnic sur la sacralité textuelle en hébreu aux cogitations de certains traducteurs en Arles, lesquelles, pour détourner Adorno, visent à prouver qu'on ne peut, pour ainsi dire, plus faire de traduction après Auschwitz. D'où une parole itérative, close sur elle-même et qui se porte au comble du paradoxe. Itérative, car elle ne s'appuie que sur des emprunts faits aux mêmes auteurs : les romantiques allemands, Benjamin, Heidegger, Derrida, Steiner. Close sur elle-même, parce qu'à l'exception de Berman, tous les traductologues dont j'ai pu lire les travaux ces dernières années taillent de plat et d'estoc dans les pensées et les œuvres pour enchaîner des réflexions sur la traduction qui, réinscrites dans la logique propre aux pensées qui les ont générées, se révèlent souvent radicalement opposées les unes aux autres : quoi de commun entre le statut divin du langage chez le premier Benjamin, avant qu'il ne s'engage sur d'autres voies, la langue d'origine chez Steiner, matrice d'une réflexion sur ce qui demeure commun à l'humanité et à sa culture malgré la diversité des langues, la nature du langage et celle de la langue dans le projet déconstructionniste de Derrida, voire l'affirmation heideggerienne, très *Rassenkunde*, que la philosophie ne peut que parler allemand, après avoir parlé le grec, ce qui présuppose que l'on couche déjà l'histoire de la philosophie en Occident sur le lit de Procuste, afin de la ramener à ces normes bien particulières ? Cette picorée transversale, oublieuse des contextes de pensée, débouche sur une espèce de forclusion paradoxale de la traduction même, puisqu'elle s'appuie sur des auteurs qui sont parmi les plus traduits d'un pays à un autre, et, qui plus est, travaillés à partir de ces traductions mêmes, et pas de leur langue d'origine. D'où, pour finir, une dramatisation du propos qui, comme tout ce qui est excessif, finit par être vaine (une seule fois, tu cèdes à ces défauts de la traductologie, en conclusion de ce qui me semble être une préface, lorsque soudain tu annonces une «béance vertigineuse qui donne naissance à l'abîme d'un sens jamais assignable»).

Ce qui est frappant avec la traductologie, c'est bien sa surdité même à l'égard de toute la réflexion engagée depuis des lustres par la littérature ou bien encore ses lunettes annexes — poétique, etc. —, réflexion qui vise, au contraire, à montrer que l'univers littéraire se bâtit sur la circulation — pas la circularité, comme le prétendent quelques derridiens de la deuxième génération — de la narrativité : de Frye et son grand Code à Borges

ou Kundera, qui n'a pas dit combien des textes étaient universels, au-delà des langues, générant une *koiné* culturelle par des lectures qu'elles suscitaient semblablement de Lisbonne à Prague, de Buenos Aires à Dublin : Kundera, par exemple, définit son art du roman comme l'art identitaire de l'Occident, car en tchèque Joyce ou Cervantès lui ont parlé autant qu'à un Breton (André). Ce principe même de la lecture-miroir est au fondement des réflexions d'un Borges, voire d'un des multiples Pessoa.

Le véritable ouvrage qui devrait être écrit serait [...] un panorama en quelque sorte génétique de la traductologie, de sa constitution encore débile, de son objet incertain, de ses tentatives répétées, de ses visées encore floues. Cela aurait le mérite de montrer aux traductologues eux-mêmes que lorsqu'ils parlent de l'impossible assignation d'un sens unique, ils se réfèrent certainement au Talmud, pas à la traduction d'un manuel d'obstétrique. D'où la question délicate : *quid* de ces généralisations abusives, qui ne sont peut-être, somme toute, que des discriminations déguisées entre la langue qui serait inspirée — voir tous les lieux communs sur la poésie et la constitution historique du mythe du poète mage ou voyant — et celle qui serait pure communication prosaïque. Mais alors, nous voilà revenus à la case d'avant le départ, d'avant Saussure...

[...]